

XYZ. La revue de la nouvelle

C'est meilleur qu'avec la bouche

Jean-Paul Beaumier



Numéro 45, printemps 1996

Regards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4574ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (1996). C'est meilleur qu'avec la bouche. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (45), 38–42.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

C'est meilleur qu'avec la bouche

Jean-Paul Beaumier

pour J. D.

Nous voulons tout absorber, une dernière fois,
nous voulons manger le monde des yeux.

C'est meilleur qu'avec la bouche, mon amour,
meilleur qu'avec la bouche.

MARGARET ATWOOD,
« Insatiables », *La troisième main*

« **D**es yeux couleur café », laisses-tu tomber au moment où je dépose un bol de café devant toi. Je ne suis d'abord pas certain d'avoir bien entendu. Tu marmonnes dans ta barbe davantage que tu ne me parles vraiment, jusqu'à ce qu'elle répète tes paroles, mot pour mot, mi-amusée mi-incrédule, son visage s'illuminant comme lorsque je lui permets de tremper son bout de pain dans mon café au lait le matin. Je suis prêt à toutes les concessions, à toutes les bassesses d'adulte pour voir ses yeux noisette me sourire de la sorte, pour ses moues rieuses qui désamorcent le tragique du quotidien. Et par une température extérieure de moins trente, le tragique du quotidien se mesure en degrés Celsius ce matin.

« Ça existe des yeux couleur café ? » me demande ma fille du haut de ses six ans. Je me tourne vers elle, lui souris et me voilà à tenter de lui expliquer l'analogie, l'image qui se cache derrière les mots, avoir les yeux couleur café c'est une autre façon de dire que quelqu'un a les yeux bruns, mais d'un brun particulier qui rappelle la couleur du café, comme lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il a des yeux de velours pour en exprimer la douceur ou des yeux en amande pour en souligner la forme.

Elle me regarde sans broncher, me surveille du coin de l'œil pour être bien sûre que je ne me moque pas d'elle. Elle me connaît maintenant assez pour savoir que c'est dans mes yeux, et uniquement dans mes yeux, qu'elle peut savoir si je suis ou non sérieux. Je ne peux plus lui mentir, lorsque les circonstances m'y obligent, que le dos tourné. Aussi bien dire que me voilà tenu de me réfugier dans l'omission.

«T'es sûr?» me demande-t-elle sans relâcher son emprise.

Elle sait bien que je ne suis jamais sûr de rien, qu'à force de vouloir être sûr de tout on finit par surir, comme je le lui répète souvent à la blague. Son silence me renvoie la platitude de mon jeu de mots. Pour elle c'est sérieux, autant que pour Vincent, je me demande même si je ne force pas la note par moments, si mon regard n'est pas trop sujet à la distorsion, ne risque pas d'écraser le sien.

À ma façon d'acquiescer elle comprend qu'elle doit maintenant nous laisser seuls, *entre grandes personnes* comme elle le dit si bien, ces trois mots étant invariablement suivis de la formule péremptoire: «Hum! On sait bien», peu importe la nature de l'interdit ou de l'exclusion, et chaque fois je m'étonne de la justesse de ton, ne sachant de qui, Suzanne ou moi, elle tient ce don des répliques qui vous laissent coi.

«En tout cas tu es chanceux d'avoir une amoureuse qui a des yeux couleur café», te dit-elle avant de nous laisser seuls. «Tu vas pouvoir boire ses yeux.»

À peine est-elle partie, tu relèves les yeux et je me surprends encore à les trouver si bleus, si doux, et si désarmés aujourd'hui. Ton sourire tranche avec la moue dont vient de me gratifier ma fille avant de sortir de la cuisine. Du coup j'allume, je me trouve même bête de ne pas avoir compris plus tôt. Et moi qui croyais que tu étais tout bonnement vaseux, encore abasourdi par le vol de retour, par les longues heures d'attente à l'aéroport de Guadalajara, puis à celui de Mexico, de Chicago et, enfin, de Mirabel, tous les vols directs ayant depuis longtemps été achetés et revendus par les grossistes en voyage qui

chaque année vendent le Mexique comme d'autres cherchent à le faire du Québec. Je brûle maintenant d'entendre la suite, elle a des yeux café au lait, répètes-tu, distinctement cette fois, en faisant tinter ta cuiller contre les parois de ton bol comme si tu cherchais à sonder l'étendue, la profondeur de ce qui t'arrive, d'aucuns diraient à évaluer les dégâts.

Ça me fait tout drôle de te voir assis là, le regard absent, ailleurs. Avec une température à pierre fendre à l'extérieur. Je t'écoute me raconter ton voyage, le salon du livre de Guadalajara, les premières journées harassantes, les lancements, les séances de signature, les tables rondes sur les incontournables sujets de l'heure, chacun ayant sa théorie sur tout, à commencer par la littérature mexicaine, l'Alena, la chute du peso suivi de très près de celle du pays, l'éternelle histoire de la poule et de l'œuf, la reconstruction de l'Europe et les effets que cela entraînera sur l'industrie du livre, l'Amérique qui ne serait en fait que le rêve — ou le cauchemar — devenu réalité d'une Europe asservie par ses guerres de religion et ses revendications territoriales à jamais conflictuelles. Tout y passe et, par moments, j'ai peine à te suivre, à faire le lien entre l'éclat de ton regard et tes propos. Tu me racontes ton séjour comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre, quelqu'un qui regarderait toute cette activité, ce tourbillon assourdissant avec un mélange à peine dissimulé d'intérêt et d'ennui, puis il y a cette réception à laquelle tu te rends, tu ne comprends pas encore pourquoi tu as accepté l'invitation, encore moins pourquoi tu ne t'es pas esquivé à la dernière minute comme tu le fais chaque fois, et là c'est le choc. La fatigue des derniers jours, la conversation en cours avec ce poète belge qui n'allait nulle part et à laquelle tu n'arrivais pas à te soustraire, tout, vraiment tout bascule, comme par miracle, ou plutôt par enchantement, à commencer par la gêne de ne pas maîtriser convenablement la langue de l'autre, l'autre qui est maintenant devant toi, tout sourire, dont le regard plonge dans le tien comme si vous étiez seuls et que tu laisses faire parce que tu comprends enfin la raison de ta présence en ces lieux et que tu ne souhaites rien d'autre.

Là tu t'arrêtes, conscient tout à coup de ma présence, de mon silence, c'est complètement fou, n'est-ce pas ? Tu ne me quittes pas des yeux, mais je sens à ta façon de me fixer ainsi que je n'ai en ce moment qu'une consistance toute relative, aléatoire, et je me dis que mon regard doit faire écho à cet autre regard qui depuis te poursuit jour et nuit. Tu enchaînes avec ce climat béni des dieux, ta fascination pour l'architecture des maisons mexicaines dont le plafond de certaines pièces s'efface parfois pour s'ouvrir sur l'immensité d'un ciel étonnamment bleu le jour et étoilé la nuit, tu te rends compte, tu lèves les yeux et tu aperçois le ciel ! Pour nous qui venons du nord, c'est complètement fou, comme si tous nos points de repère étaient soudainement abolis, comme si notre regard pouvait enfin se libérer de ses attaches et s'envoler. Et, après avoir pris une gorgée de café et reposé le bol devant toi, tu reprends ta démonstration en joignant cette fois le geste à la parole, tes larges mains esquissant la structure d'une maison qui prend forme à mesure que tu la décris, mais qui s'évanouit dès que tu baisses les bras et replonges ton regard dans le mien, y cherchant en vain un appui pour ne pas perdre complètement pied.

Je ne me souviens pas t'avoir déjà vu dans un état semblable. Tu es le premier à le reconnaître, jamais tu n'aurais cru cela possible, ne cesses-tu de répéter, amoureux, moi, tu te rends compte. Un coup de foudre. Je ne vois pas d'autre mot, laisses-tu tomber en me tendant des photographies qui sortent subitement je ne sais d'où. Elle s'appelle Maria, te contentes-tu de dire comme s'il n'y avait rien d'autre à ajouter. Sur la première, la plus abîmée, et probablement la plus ancienne, une jeune femme sourit à la caméra. Elle a des yeux en amande, de grands yeux qui retiennent aussitôt l'attention. Je me représente mieux le moment où s'est produit l'étincelle, où ce regard s'est allumé pour te sourire et t'inviter à t'asseoir à sa table, quand déjà il était trop tard pour refuser, pour reculer. Sur les autres photos, tu apparais à ses côtés, tout sourire à ton tour, rayonnant comme rarement t'ai-je vu depuis que nous nous connaissons, là c'est

sur le campus de l'université où elle travaille, tu as vu ses yeux ? me demandes-tu en fixant la photo et moi je dois me retenir pour ne pas te répondre : « Et les tiens, tu as vu tes yeux sur cette photo ? »

Tout ce que je pourrais dire est inutile, tu demeureras sourd à toute autre voix que la sienne, aveugle à tout autre regard. Tu dois maintenant rentrer, avec cette température à ne pas mettre un chien dehors, reprendre ta vie là où tu l'as laissée, sans plus savoir ce qu'elle représente ni ce qui te retient ici, et je dois me mordre les lèvres pour ne pas te demander ce que tu comptes maintenant faire.